

Vue d'ensemble

Number 219, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48550ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Vue d'ensemble]. *Séquences*, (219), 54–60.



Birthday Girl



Les Chercheurs d'or

BIRTHDAY GIRL

Dans une petite bourgade située en Angleterre, un employé d'une banque mène une vie monotone jusqu'au jour où il fait appel au service de rencontres sur Internet *From Russia With Love*. Arrive aussitôt une fiancée russe qui, de surprise en surprise, lui en fera voir de toutes les couleurs.

À mi-chemin entre la comédie romantique, la satire moderne et le thriller conventionnel, **Birthday Girl** illustre avec humour les rapports complexes d'un couple mal assorti et décrit les conséquences fâcheuses d'une telle situation. Mais à trop vouloir valser entre les genres, le second long métrage de Jez Butterworth (**Mojo**) s'éparpille; la critique sociale perd alors du mordant et est vite remplacée par une suite de quiproquos inutiles. Il est dommage qu'on ait accordé autant d'importances à ces éléments dramatiques qui, somme toute, alourdissent le déroulement.

Le premier tiers du film reste cependant la partie la mieux réussie : dans un jeu muet s'apparentant au mime qui démontre l'incommunicabilité du couple, Nicole Kidman et Ben Chaplin utilisent tous leurs atouts, créent des rôles de composition hors pair et font preuve d'une grande virtuosité. Sans doute aurait-il fallu privilégier l'originalité de cette passion romanesque au détriment des scènes violentes.

N'eussent été un nombre incalculable d'invéraisemblances, les multiples rebondissements, la faiblesse des interprétations de Vincent Cassel et de Mathieu Kassovitz dans les rôles d'escrocs et une finale bâclée, **Birthday Girl** aurait pu être sans contredit une petite comédie sarcastique enlevante. Le résultat final déçoit et ne procure qu'un demi-plaisir.

Pierre Ranger

■
Angleterre/États-Unis 2001, 93 minutes — Réal. : Jez Butterworth — Scén. : Tom Butterworth, Jez Butterworth — Int. : Nicole Kidman, Ben Chaplin, Vincent Cassel, Mathieu Kassovitz, Stephen Mangan — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

LES CHERCHEURS D'OR

On les voit partout et on les croit désœuvrés. Ils fouillent dans les poubelles et cherchent ce qui peut encore servir pour le revendre, le transformer, le monnayer. Ce sont les *scrapeurs*, les *recycleurs*, les *guenilleux*. Ils font des affaires, nouent des liens et sont houspillés par les flics. Enlevez-leur leur camion, ils enfourchent un vélo et s'y remettent.

On aurait dû intituler le film « À la poursuite de l'or » tant les personnages et l'équipe y sont affairés. Malgré la modestie de son sujet et la simplicité de son traitement, **Les Chercheurs d'or** est un film haletant. Bruno Baillargeon a réussi à galvaniser tout son entourage technique à la même énergie qui animait ses personnages. La caméra est constamment à l'affût d'une trouvaille, le montage nerveux et les raccords plus souvent qu'autrement dans le mouvement. La musique (peut-être faite sur des instruments *patentés* ?) est toujours adéquate au souffle et à l'esprit de l'aventure.

Pourtant, c'est surtout le développement de relations et d'amitiés que le film montre et contribue à élaborer : complicités déjà existantes et qui grandissent entre les protagonistes du film mais aussi avec l'équipe de tournage et le spectateur, car c'est petit à petit que les personnages se dévoilent et ouvrent leur royaume. L'argent qui régit toutes choses et tout esprit est même parfois oublié (jamais longtemps, *bizness* oblige...), le temps d'un réveillon ou de jeux à vélo.

Depuis ses débuts, toute une frange du cinéma direct québécois s'est attardée à faire connaître l'existence et la valeur de personnages et de modes de vie réputés farfelus ou même honteux. Nous nous constituons peu à peu un sacré panthéon et **Les Chercheurs d'or**, tous affairés qu'ils sont, en font désormais partie.

Michael Hogan

■
Canada [Québec] 2002, 67 minutes — Réal. : Bruno Baillargeon — Scén. : Bruno Baillargeon — Avec : Denis Boislac, Roger Laurent, Jean-Claude Labrie — Dist. : Office national du film du Canada.



L'Échine du diable



Harrison's Flowers

L'ÉCHINE DU DIABLE

L'auteur de **Cronos** nous revient avec un thriller fantastique qui rivalise et même surpasse en qualité son premier film. **L'Échine du diable** a le mérite d'être un suspense efficace teinté d'une bonne dose de fantastique. Le récit est imprégné d'une dureté implacable et certaines images, inexorablement cruelles mais jamais gratuites, peuvent heurter le spectateur non averti. Le réalisateur mexicain Guillermo del Toro chérissait depuis une décennie la réalisation de ce film. Il a convaincu les frères Almodóvar d'agir à titre de coproducteur. Le résultat est à la hauteur des espérances avec ce *thriller* gothique à la mise en scène stylisée et atmosphérique qui rappelle, en quelque sorte, le John Carpenter des beaux jours. Les mouvements de caméras, lents et fluides, aident à créer un climat de tension soutenu par une ambiophonie sonore. Les effets spéciaux et les maquillages sont dignes de mention. La qualité de l'interprétation est également à souligner, notamment celle des enfants, des comédiens non professionnels dirigés de main de maître. De plus, les cinéphiles prendront un malin plaisir à jouer au jeu des références. **L'Échine du diable** a de quoi les gaver à ce chapitre avec son intarissable éventail de clins d'œil cinématographiques ou même historiques.

Qu'on songe à cette bombe tombée du ciel qui tarde à exploser ou à cette voix prophétique d'outre-tombe qui chuchote à un des orphelins : « Plusieurs d'entre vous mourront », **L'Échine du diable**, dont l'action se déroule durant la guerre civile espagnole à la fin des années 30, est un brillant film de genres, un des meilleurs depuis **Les Révoltés de l'an 2000** (¿ Quien puede

matar a un niño?) de Narciso Ibañez Serrador, auquel s'apparente ouvertement celui de del Toro.

Pascal Grenier

■ El Espinazo del Diablo

Mexique/Espagne 2001, 106 minutes — Réal. : Guillermo del Toro — Scén. : Guillermo del Toro, Antonio Trashorras, David Muñoz — Int. : Eduardo Noriega, Marisa Paredes, Federico Luppi, Íñigo Garcés, Fernando Tielve — Dist. : TVA International.

HARRISON'S FLOWERS

J'ai failli partir après 20 minutes. Andie McDowell sonnait tellement faux en femme de photographe de guerre en deuil que les silences qu'Élie Chouraqui aime saupoudrer dans ses dialogues perdaient leur efficacité. L'actrice américaine ne parvenait pas à rendre cette naïveté de l'épouse de journaliste, qui ignore les bassesses dont se rend coupable l'homme qu'elle aime.

La première scène de guerre m'a retenu. La voiture de McDowell était bloquée par une fusillade et les chenilles d'un tank. Son guide recevait une balle dans le front à un mètre d'elle. Horrifiée, elle ne parvenait pas à fermer sa bouche grande ouverte, suscitant la concupiscence d'un milicien. Au fil de tous ces sévices, elle ne soufflait pas mot, puis s'endormait.

Harrison's Flowers raconte l'histoire d'une femme (McDowell) qui part à la recherche de son mari photographe, disparu en Yougoslavie au beau milieu de la guerre civile. Elle parvient plus ou moins surnoisement à convaincre des amis photographes, rencontrés par hasard dans ce pays en guerre, de l'accompagner à Vukovar, siège d'une féroce bataille entre Serbes et Croates. Son mari, le Harrison en

question, est à l'hôpital de Vukovar, rendu amnésique et atonique par une explosion qui lui a causé de graves brûlures.

Élie Chouraqui sait filmer l'ambiguïté. Dans **Les Marmottes**, il observait la désagrégation de différents couples réunis pour les vacances. **Harrison's Flowers**, son premier film américain après 20 ans de films aux quatre ans en France, montre qu'il maîtrise toujours les gros plans et les enchaînements de séquences qui explicitent les sentiments des personnages. Le budget américain lui a permis d'insérer des séquences de chars d'assaut et de tuerie, dont il tire le maximum d'effets pour l'intrigue. On sent à la foi le désespoir moral des observateurs du conflit, et l'urgence qu'ont les photographes de guerre de suivre les traces des belligérants.

Mais Chouraqui n'est pas un grand directeur d'acteurs. Et McDowell n'est pas à la hauteur de son rôle : malgré quelques bons moments, elle ne parvient pas à exprimer correctement des sentiments ambivalents, seuls les chocs extrêmes sont dans son registre. Même la découverte de son mari, dans l'hôpital bombardé, n'est pas très convaincante. On a l'impression qu'elle serait plus émue s'il lui annonçait qu'il avait pris congé pour leur anniversaire de mariage.

Mathieu Perreault

■ Des fleurs pour Harrison

France 2001, 130 minutes — Réal. : Élie Chouraqui — Scén. : Élie Chouraqui, Didier Le Pêcheur et Isabel Ellsen, d'après le livre d'Isabel Ellsen, *Le Diable a l'avantage* — Int. : Andie MacDowell, Elias Koteas, David Strathairn, Brendan Gleeson, Adrien Brody, Scott Anton — Dist. : TVA International.

HART'S WAR

Hart's War se veut à la fois un film de guerre, un drame judiciaire à caractère racial de même qu'un suspense d'évasion. La première partie est de loin la plus intéressante avec ses images saisissantes lors de la scène dans les Ardennes. Puis, l'intrigue est relativement captivante jusqu'à la mort du raciste sergent Bedford. S'ensuit un long procès, qui n'est en fait qu'une supercherie et une pirouette du scénariste afin de surprendre le spectateur avec un dénouement déroutant. Le film contient quelques invraisemblances criantes, par exemple ce colonel allemand qui a fait ses études de droit au même endroit que le lieutenant Hart. Également, la tenue d'une cour martiale dans un contexte de prisonniers de guerre aux mains des nazis est peu vraisemblable. Bref, la construction dramatique du film est assez habile et le film réserve plein de surprises tout au long

de la projection. Mais en bout de ligne, à force de trop en faire, le film perd pied. C'est malheureusement cet amalgame de divers genres qui est la principale faiblesse du film. Qu'on pense à **The Great Escape**, **A Few Good Men** ou encore à **A Soldier's Story**, tous des films plus intéressants, **Hart's War** est victime de ses nombreux emprunts. De plus, on a droit à la toute fin à un discours patriotique sur l'honneur, le courage, le devoir et le sacrifice qui ne sauve aucunement la mise.

Outre la très belle direction photo d'Alar Kivilo, le film est soigné sur le plan technique. La mise en scène de Hoblit est compétente mais impersonnelle. Le jeune Farrell est adéquat dans le rôle du lieutenant Hart alors qu'on a droit à du pareil au même pour Bruce Willis. Signalons que le sergent raciste est campé avec panache par Cole Hauser, le fils de Wings Hauser, un comédien de série B qui s'est établi une réputation dans ce genre de rôles et qui jouait notamment dans **A Soldier's Story** de Norman Jewison.

Pascal Grenier

■ Le combat du lieutenant Hart

États-Unis 2002, 125 minutes — Réal. : Gregory Hoblit — Scén. : Billy Ray, Terry George d'après le roman de John Katzenbach — Int. : Bruce Willis, Colin Farrell, Terrence Howard, Cole Hauser, Marcel Iures, Linus Roache, Rory Cochrane — Dist. : MGM/UA.

ICE AGE

Dans le cinéma d'animation, l'importance de la *Cgi* (*Computer-Generated Imagery*) — en français, synthèse d'images par ordinateur — depuis la percée par Pixar, sous

la direction de John Lassiter avec **Toy Story**, est devenue évidente. Les succès récents de films comme **Shrek** ou **Monsters Inc**, et **Final Fantasy** dans un autre registre, ont encore augmenté les attentes. Le studio Fox avait connu un échec cuisant, au moins du point de vue commercial, avec son dernier long métrage de science-fiction, **Titan A.E.**, de Don Bluth, mélange d'animation sur cellulose et de *Cgi* (imagerie informatisée) au coût de 80 millions de dollars US. Fox retente ici le coup en donnant à Chris Wedge, gagnant de l'Oscar du court métrage pour **Bunny**, la possibilité de faire un film d'aventures préhistoriques pour enfants. Le résultat est malgré tout mitigé, car l'animation n'est pas tout à fait au point spécialement dans la représentation des poils des bêtes et les gags sont souvent plutôt prévisibles.

Durant l'ère glaciaire, un mammoth migre, accompagné malgré lui, par un aï, paresseux très énervé, ce qui en fait donc une antithèse vivante. Trouvant sur leur passage un enfant, ils décident avec un tigre aux dents longues de retrouver les parents de ce bébé. Le scénario s'inscrit donc dans la lignée des *road movies* qui associent deux ou trois personnages aux caractères opposés dans un périple où ils triomphent de diverses embûches. Le film sous-tend en filigrane la notion de travail d'équipe et l'utilisation des voix d'acteurs comiques connus pour typer ces animaux accentue la légèreté de l'ensemble. Certains passages, comme la chute dans un gouffre qui se transforme en formidable glissade, sont impressionnants. La rencontre avec un groupe de dodos, oiseaux simples selon le sens original de ce mot portugais, est un bel hommage au style *slapstick*. De nombreux jeux de mots agrémentent le tout. Bref, le périple et les animaux participent malgré tout d'une vision très orthodoxe dans son anthropomorphisme.

Luc Chaput

■ Ère de glace

États-Unis 2002, 77 minutes — Réal. : Chris Wedge, Carlos Saldanha — Scén. : Michael Berg, Michael J. Wilson, Peter Ackerman — Voix : Ray Romano, John Leguizamo, Denis Leary, Goran Visnjic, Jack Black — Dist. : Twentieth Century Fox.



Hart's War



Ice Age

ITALIEN POUR DÉBUTANTS

Souvent, sous prétexte de vouloir ménager la spontanéité, des réalisateurs en mal de vérité instaurent le laisser-aller comme principe de base. Leurs scénarios tentent tant bien que mal de conter des aventures sentimentales, mais ne présentent que des situations éculées et des poncifs. La mise en scène qui en résulte est fade et sans imagination, on ne s'intéresse à aucun moment aux personnages factices et sans relief de l'histoire racontée.

Rien de tout cela dans **Italien pour débutants** où règne de bout en bout la subtilité dans l'imagination. La réalisatrice Lone Scherfig nous présente un groupe de célibataires, ni trop jeunes ni trop moins jeunes, juste l'âge qu'il faut pour que le maximum de spectateurs se reconnaissent dans ce constat sur la solitude contemporaine et les conséquences d'une recherche trop pointue de l'âme sœur. Au milieu d'un conformisme ambiant stérilisateur, les comédiens se confondent avec ces bonshommes et ces bonnes femmes qui se retrouvent à la faveur d'un cours d'italien dans une petite banlieue danoise pas très souriante. Ils pourraient donner des leçons de naturel à la majorité des comédiens *cool* qui envahissent la plupart de nos écrans depuis pas mal d'années, à tous ces héros fortunés dépourvus de la moindre brise, même légère, de réalité.

Le langage d'**Italien pour débutants**, à la limite du dépouillement presque documentaire, se resserre autour de ses personnages qui cessent vite d'exister devant nous pour venir s'asseoir à nos côtés et nous murmurer sans cesse des « mon ami, mon frère » à chacun de leurs gestes, à chacune de leurs mimiques. On oublie vite que le film a clamé dans son générique s'être conformé aux règles du fameux Dogme plus ou moins rigide créé par deux ou trois Scandinaves en mal d'exactitude narrative. Et c'est parfait puisque le regard amusé qu'il porte sur les gens n'obéit qu'à la seule exigence de la simplicité. On a rarement aussi bien été sincère au cinéma et la chaleur humaine que tous les personnages laissent rayonner fait de cette histoire un film émouvant, attachant, dont les

prolongements demeurent longtemps en mémoire.

Maurice Elia

Italiensk for begyndere

Danemark 2000, 114 minutes — Réal. : Lone Scherfig — Scén. : Lone Scherfig — Int. : Anders W. Berthelsen, Peter Gantzler, Lars Kaalund, Ann Eleonora Jorgensen, Anette Stovelbaek — Dist. : Film Tonic / Alliance Atlantis Vivafilm.

JOHN Q

John Q est un suspense dramatique malhabile qui avait tout pour donner matière à un bon film social, mais dont le résultat est particulièrement arbitraire. Le principal problème avec ce long métrage est d'avoir fait du personnage principal un héros national. Or, tout bon film social ne peut se résumer à une dichotomie aussi simpliste que les bons vs les méchants. Ici, John Q est un héros, car il essaie par tous les moyens de trouver l'argent nécessaire pour assurer à son fils la transplantation cardiaque que sa compagnie d'assurances ne peut couvrir. Les méchants sont, bien sûr, les compagnies d'assurances de même que les dirigeants de l'hôpital qui ne veulent pas défrayer les coûts avant que soit déposé en garantie un certain pourcentage de la somme d'une telle opération. Au lieu d'essayer de comprendre la complexité du système de santé américain, le film ne fait qu'en étaler les aberrations.

D'autant plus navrante est la réalisation, signée Nick Cassavetes, le fils du grand John, qui, après deux films inégaux mais intelligents (*Unhook the Stars* et *She's so Lovely*), se contente d'agencer au

possible un suspense artificiel aux ressorts dramatiques tout à fait fortuits. Pour la prise d'otages et son humour, ici totalement involontaire, le film rappelle **Dog Day Afternoon** de Sidney Lumet. Cependant, celui de Cassavetes possède tout sauf les qualités du film de Lumet. Excellent comédien, Denzel Washington est mal dirigé et se contente de livrer une performance inégale. En terminant, un bon film social ne se définit point par ses héros mais par la qualité de son propos, qualité qui fait cruellement défaut à un produit aussi atterrifiant que **John Q**.

Pascal Grenier

États-Unis 2002, 118 minutes — Réal. : Nick Cassavetes — Scén. : James Kearns — Int. : Denzel Washington, Robert Duvall, James Woods, Anne Heche, Eddie Griffin, Kimberly Elise, Ray Liotta — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Italien pour débutants



John Q

MEN WITH BROOMS

Le succès retentissant obtenu par la série de films québécois **Les Boys** est à ce point marquant que même au Canada anglais on essaie de reproduire la formule gagnante. Lancé en grande pompe dans plus d'une trentaine de salles du Québec, **Men with Brooms**, qui troque le hockey contre le curling, ressemble étrangement aux longs métrages réalisés par Louis Saia : trame narrative semblable, même genre d'humour. Or, cela n'en fait pas un chef d'œuvre pour autant et il est fort à parier que cette production n'obtiendra pas la popularité des **Boys**. Malgré les parallèles évidents et les comparaisons inévitables, **Men with Brooms** déçoit.

Dix ans se sont écoulés depuis que Chris Cutter a quitté Long Bay (une petite ville fictive en Ontario) où, après avoir essuyé un échec cuisant lors d'une joute de curling, il a laissé derrière lui ses coéquipiers et sa fiancée. À la demande d'un vieil ami, Chris se réunira avec ses camarades et tentera à nouveau de sauver l'honneur de son équipe. Il devra aussi faire face à une nouvelle idylle.

De nombreux rebondissements alambiqués jalonnent le récit de cette comédie dramatique. Ce sont surtout les scènes loufoques qui, à vrai dire, posent problème : l'humour fait trop souvent place à la facilité, rares sont les gags vraiment drôles. Plusieurs pitreries nuisent d'ailleurs considérablement au rythme de l'action. À

titre de coscénariste, de producteur exécutif, d'acteur et de réalisateur, Paul Gross porte sur ses épaules l'ensemble de la production et semble avoir privilégié certains aspects négligeables au détriment des plus importants.

Fort heureusement, quelques moments sympathiques et une incursion intéressante dans le monde méconnu du curling sauvent néanmoins la mise.

Pierre Ranger

■ Quatre gars et un balai

Canada 2002, 105 minutes — Réal. : Paul Gross — Scén. : Paul Gross, John Krizanc — Int. : Paul Gross, Leslie Nielsen, Molly Parker, Peter Outerbridge, Jed Rees, James Allodi, Polly Shannon, Michelle Nolden, Kari Matchett — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

METROPOLIS

Contrairement à ce que son titre évocateur peut suggérer, **Metropolis** n'est pas un *remake* animé du classique de Fritz Lang. C'est une adaptation d'un *manga* (une bande-dessinée) écrit en 1949 par le regretté Osamu Tezuka, le Walt Disney du Japon. On doit entre autres à Tezuka la création de personnages populaires tels que **Astro Boy** et **Kimba The White Lion**, mieux connu sous le nom du Roi Léo, et devenu ces dernières années l'objet d'une relecture par les studios Disney sous le titre **The Lion King**. Cela étant dit, du *look* « rétro-futuriste » aux deux héroïnes robotisées créées par un scientifique, les similarités sont nombreuses entre les deux **Metropolis**.

C'est nul autre que l'auteur de **Akira**, Katsuhiro Ôtomo, qui s'est chargé lui-même de cette adaptation du *manga*. Cette vision négative du futur est intéressante — la remise en question du progrès technologique et son insuffisance à combler les besoins fondamentaux des êtres humains — et le film met de l'avant les qualités artistiques requises pour l'appuyer. La conception graphique est remarquable et la qualité de l'animation est indéniable. Quelques effets numériques, supervisés par Tsuneo Maeda, sont intégrés à de l'animation traditionnelle. Les nombreux décors et mouvements étonnent et certains passages sont tout à fait saisissants, particulièrement cette scène de destruction finale, véritable morceau d'anthologie, sous l'air de *I Can't Stop Loving You* chanté par Ray Charles. Les images éclatent littéralement sous nos yeux et les formes évoluent de façon harmonieuse et conceptuelle.

Malgré toutes les qualités mentionnées auparavant, il n'en demeure pas moins qu'on en reste sur notre faim. En raison peut-être du rythme trop décousu ou encore des nombreuses longueurs qui atténuent lourdement l'impact de l'ensemble.

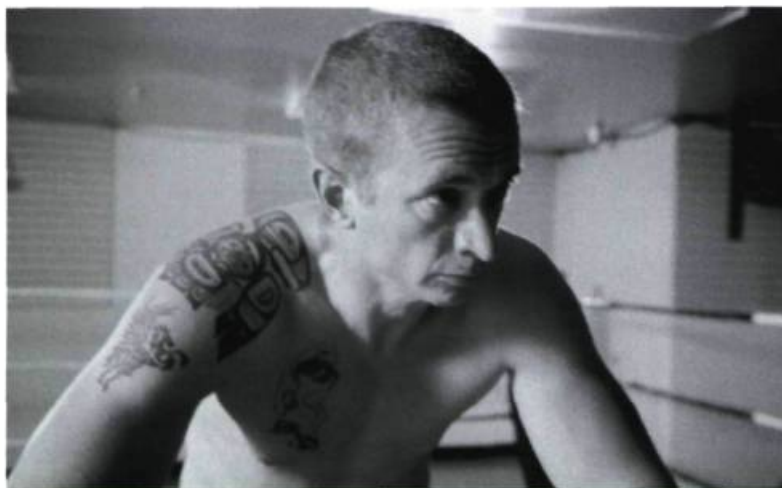
Pascal Grenier

■ Japon 2001, 107 minutes — Réal. : Tarô Rin — Scén. : Katsuhiro Ôtomo, d'après la bande dessinée de Osamu Tezuka — Voix : Yuka Imoto, Kei Kobayashi, Kouki Okada, Jamieson Price, Toshio Furukawa, Dave Mallow, Junpei Takeguchi, Scott Weinger — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Men with Brooms

Metropolis





Le Ring intérieur



Tanguy

LE RING INTÉRIEUR

On connaît Dan Bigras comme un chanteur rebelle, un écorché vif de la vie dont la voix rocailleuse exprime la rage qui l'habite. Mais d'autres hommes en colère comme lui ont choisi, eux, la voie des poings la plus brutale, la plus redoutable qui soit, celle des combats extrêmes. Parce qu'il n'avait à ses yeux plus rien à chanter de signifiant, le chanteur troque le devant de la scène pour l'arrière de la caméra (et le devant aussi) le temps de nous faire découvrir cet univers à la fois fascinant et rébarbatif et surtout ses « chums » qui en font leur raison de vivre.

Quatre portraits entremêlés de jeunes hommes qui se livrent à l'écran de manière tout à fait étonnante et bouleversante. Mis en confiance par un Dan Bigras, ami, confident, homme de coin lors des combats, voire « psychanalyste », ces gladiateurs contemporains nous racontent non seulement leur motivation pour ce sport violent, mais aussi leur démons intérieurs, leur fragilité, leurs blessures de l'âme issues de l'enfance. Leur vérité en fait de chacun des êtres grandement attachants, abattant du même coup les préjugés associés à ces supposés « durs à cuire ». Parmi eux, Charles Ali Nestor, l'alter égo du cinéaste-chanteur dont les réflexions, le cheminement à travers les arts martiaux nous montrent un exemple frappant de résilience, cette capacité de se reconstruire à travers les épreuves.

Au-delà des images saisissantes d'épuisants entraînements, de combats donnés dans le bruit et la fureur, de victoires et de défaites souvent rehaussées de musiques et de voix intenses (magnifique *Ave Maria* chanté par Luce Duffault), **Le Ring intérieur** est une métaphore sur le combat intime contre les doutes et les peurs enfouis au plus profond de soi, mais aussi une émouvante histoire d'amitié masculine. Un film d'une étonnante émotion et d'une profonde réflexion. Dan Bigras réussit un touché qui nous met tout simplement K.-O.

Louise-Véronique Sicotte

Canada 2002, 75 minutes — Réal. : Dan Bigras — Scén. : Dan Bigras — Dist. : Office national du film du Canada.

TANGUY

Tanguy reflète à lui seul une nouvelle génération; celle de l'enfant devenu grand qui se complait à rester chez ses parents aussi longtemps que cela lui est possible. Doux, poli et (éternel !) étudiant rigoureux, il est le fils modèle par excellence... Mais il arrive un temps où les parents souhaiteraient reprendre le cours de leur vie et voir se réaliser l'évolution naturelle des choses, l'envol de leur chérubin vers l'autonomie.

L'originalité du film tient à l'heureuse idée d'Étienne Chatiliez d'avoir choisi le point de vue des parents pour explorer les travers de cette relation qui s'étire au-delà des convenances et de la norme. Le cinéma

a souvent traité des difficultés inhérentes aux parents trop présents dans la vie de leur progéniture, mais que savons-nous des sentiments et des devoirs parentaux vis-à-vis de leur bambin chéri devenu grand et trop embarrassant ?

Le film, supporté par deux acteurs absolument jubilatoires, nous offre une grande réjouissance et une bouffée de fraîcheur. Sabine Azéma et André Dussolier s'en donnent à cœur joie en époux fiévreux de se débarrasser de leur rejeton omniprésent. On y va de la crise de nerfs à l'engueulade, en passant par des plans d'attaque très créatifs pour décourager Tanguy de rester dans le nid familial. Et c'est avec un réel plaisir que nous assistons au déploiement étourdissant et hilarant de ressources, génie et cruauté mis en œuvre pour chasser l'intrus. Mais qui, du fils ou des parents, l'emportera lorsque Tanguy réagira avec sa candeur naturelle en ayant recours à la loi et en arguant qu'il ne peut se passer de l'amour des parents ? Féroce et drôle, le film s'entache parfois de lourdeurs et de lenteurs, qui ne devraient cependant pas nous amener à boudier le plaisir d'une comédie noire, riche en péripéties, gags et rebondissements.

Aurélié Resch

France 2001, 108 minutes — Réal. : Étienne Chatiliez — Scén. : Étienne Chatiliez, Laurent Chouchan, Yolande Zauberman — Int. : Sabine Azéma, André Dussolier, Éric Berger, Hélène Duc, Aurore Clément, Jean-Paul Rouve — Dist. : Remstar Distribution.



The Time Machine



We Were Soldiers

THE TIME MACHINE

Produit par les studios Dreamworks, voici une nouvelle adaptation de *The Time Machine*. Ce roman populaire du mythique écrivain H.G. Wells a déjà fait l'objet d'une adaptation en 1960, adaptation à laquelle on fait d'ailleurs allusion de manière subtile dans cette nouvelle version. Cette fois-ci, on n'a pas lésiné sur les moyens avec un budget de plus de 120 millions de dollars. Le résultat est à la fois spectaculaire, surprenant et satisfaisant.

Qu'on pense à *Army of Darkness*, *Back to the Future* ou encore aux *Visiteurs*, bon nombre de films ont abordé le thème classique du voyage dans le temps. Cela étant dit, *The Time Machine* réussit à aborder le sujet de façon originale. Le scénariste du *Gladiator* de Ridley Scott, John Logan, demeure plus fidèle au roman que son prédécesseur, David Duncan. L'intrigue, menée à l'emporte-pièce, offre bien des surprises, même s'il s'y glissent quelques éléments discordants. Bien que le dénouement final soit quelque peu expéditif, le film livre néanmoins la marchandise, notamment sur le plan des effets spéciaux, pour la majorité excellents, qui mêlent prises de vues réelles et images de synthèse. Les séquences où le personnage d'Alexander voyage dans le temps au moyen de sa machine donnent lieu à des moments impressionnants où l'on voit à l'écran les années qui défilent à vive allure. Un soin attentif a été accordé aux maquillages fort réussis.

Détail étonnant, mentionnons que le réalisateur Simon Wells est l'arrière-petit-

fil du célèbre écrivain du même patronyme. Dans le rôle principal, Guy Pearce est à l'aise, tandis que Jeremy Irons n'apparaît que dans une seule séquence. En somme, *The Time Machine* est un bon divertissement pour toute la famille qui, pour une rare fois, ne cherche pas simplement qu'à exploiter les gens.

Pascal Grenier

La Machine à explorer le temps

États-Unis 2002, 103 minutes — Réal. : Simon Wells — Scén. : John Logan, d'après le roman de H.G. Wells — Int. : Guy Pearce, Phyllida Law, Samantha Mumba, Sienna Guillory, Orlando Jones, Jeremy Irons — Dist. : Warner Bros.

WE WERE SOLDIERS

We Were Soldiers ne glorifie pas la guerre ni ne présente l'Amérique comme les sauveurs du monde. Le grand patriotisme avec grand déploiement de grands drapeaux est absent. La seule bannière étoilée est toute petite et en lambeaux. Et le non-dit reste souvent non dit. John Wayne est mort depuis longtemps et le grand héros macho qui ne dit que des conneries a cédé la place à un officier qui ravale sa rancœur, ses larmes sont subtiles et d'ailleurs lorsqu'il pleure, on ne le montre que de dos.

Est-ce assez pour faire de *We Were Soldiers* le film magistral qu'il paraît être ? Pas vraiment. Car ne nous est épargné aucun des clichés habituels du film de guerre habituel : les bons vieux ralents sur le sang qui gicle afin de prouver les nouveaux exploits techniques hollywoodiens, la mort injuste de quelques gentils, le radio qui n'arrive pas à communiquer avec ceux censés envoyer des renforts, la réunion d'épouses de soldats qui annonce trop

facilement leur statut de veuves potentielles, le bracelet au poignet du jeune lieutenant, qui prédit sa mort (de même que, par souci d'équilibre, la photo d'une fiancée dans le journal intime que tient un soldat ennemi), l'acte d'héroïsme d'un pilote d'hélicoptère, le constat d'un journaliste débarqué volontairement dans l'enfer...

Toutefois, en se penchant sur le livre du général Moore, Randall Wallace et Mel Gibson ont voulu simplement raconter dans le vif la profession de soldat, métier inconnu de la plupart d'entre nous, par le biais d'une sanglante bataille au Viêt-nam en 1965. Ces gens-là sont capables de se battre, ils obéissent aux ordres parce qu'ils sont là pour ça, leur vie est foutue en l'air parce qu'ils se sont consacrés à leur devoir. Perd-on le contact avec les vertus militaires lorsqu'on est au cœur de l'action ? Parvient-on à retenir en soi les ingrédients qui font depuis toujours le piment de la vie américaine, ce mélange de risque, de spontanéité, d'indépendance, d'initiative, d'élan, de mobilité et de possibilités ? *We Were Soldiers* gagne quelques étoiles en ne se proposant pas (comme l'ont fait en leur temps *Platoon* et *Apocalypse Now*) d'être le film de guerre le plus subversif, le plus déstabilisant pour l'Amérique. En restant résolument apolitique, il intéresse et émeut à la fois. **S**

Maurice Elia

Nous étions soldats

États-Unis 2002, 117 minutes — Réal. : Randall Wallace — Scén. : Randall Wallace, d'après le livre *We Were Soldiers Once... and Young* de Harold G. Moore et Joseph L. Galloway — Int. : Mel Gibson, Madeleine Stowe, Greg Kinnear, Sam Elliott, Chris Klein, Keri Russell, Barry Pepper — Dist. : Paramount Pictures.